nuel d'Epictète est un *livre d'or.* » On connaît aussi le *Livre d'or* de Venise, bien qu'on puisse attribuer une autre origine à cette dernière appellation. Certains commentateurs, par une préférence dont la raison est évidente, donnent à l'*Ane* le nom de *Métamorphose;* dans quelques éditions, il est intitulé les *Milésiennes*, parce que, dès les premières lignes, l'auteur annonce qu'il écrit dans le genre milésien, c'est-à-dire dans un style plein de légèreté et de badinage. Mais, de tous ces titres, le plus connu est incontestablement celui que nous lui avons conservé dans cette notice.

Quelle est, maintenant, la part d'originalité que notre auteur a le droit de revendiquer dans le fond même du sujet? c'est ce que la lecture la plus attentive des commentateurs ne permet pas de déterminer? Lucien, contemporain d'Apulée, a également écrit un roman de l'*Ane*, dont le héros porte le même nom et traverse les mêmes épreuves. Est-ce l'auteur grec qui s'est inspiré de l'auteur latin, ou réciproquement? *Adhuc sub judice lis est.* Mais peut-être sont-ils restés étrangers l'un à l'autre, et ont-ils puisé, sans le savoir, à la même source. Le patriarche Photius, qui écrivait au IXe siècle, rapporte qu'il a lu la *Luciade* ou l'*Ane* de Lucius de Patras, mais qu'il n'a pu découvrir lequel, de Lucien ou de Lucius, a copié l'autre, car ce dernier vivait aussi au IIe siècle. Comme l'ouvrage de Lucius de Patras est aujourd'hui perdu, toute comparaison est devenue impossible, et la critique moderne n'a pu trancher la question. Toutefois, des auteurs recommandables inclinent à croire que Lucius est le modèle, l'original, et que Lucien et Apulée sont ses traducteurs ou imitateurs, tous deux suivant la nature de leur talent et de leur esprit. Lucien a éloigné une foule de détails qui lui ont paru fastidieux; il semble avoir tiré son ouvrage de celui de Lucius, comme d'un bloc, duquel il a abattu et retranché tout ce qui ne lui convenait pas, tandis qu'Apulée a reproduit plus fidèlement les superstitions païennes, les prestiges, enchantements, métamorphoses, au récit desquels se complaisait l'auteur primitif. Lucien et Apulée ne se touchent que par un point, nous voulons dire le scepticisme moqueur, impitoyable, qu'ils ont versé à pleines mains sur leur œuvre respective.

L'Ane mort et la Femme guillotinée, roman de J. Janin, qui parut en 1829. L'*Ane mort* a quelque analogie avec le *Voyage sentimental* de Sterne, mais pour la manière seulement. C'est une parodie sérieuse et excellente d'un livre de V. Hugo, où le chef de l'école romantique venait d'inaugurer le nouveau genre de littérature qui puisait ses émotions dans la peinture de l'horrible. Cette production est aussi originale qu'intéressante, et l'on est surpris, en songeant à l'âge qu'avait l'auteur, d'y trouver une aussi grande quantité d'observations et une connaissance aussi approfondie du cœur humain.

L'*Ane mort* est l'histoire d'une jeune fille qui, sortie sage et pure de son village, débute à Paris par le vice élégant, tombe de chute en chute jusqu'à la prostitution et au crime, et finit par arriver à la place de Grève. Dans ce cadre étroit et monotone, qui est celui de tant de malheureuses créatures, moins l'assassinat et l'échafaud, l'auteur a trouvé moyen de faire entrer un grand nombre de tableaux qui se rattachent plus ou moins directement à son œuvre, mais qui se distinguent tous par une peinture vive, piquante, semée de traits imprévus, d'observations fines et originales. Il ne fallait pas moins que la magie de ce pinceau brillant et délicat pour faire oublier le cynisme et l'horreur des situations par la couleur dramatique, et élever ce livre à la hauteur d'une véritable étude, sous le voile de la parodie.

Par une belle matinée du mois de mai, l'auteur se promenant sur la route de Vanves aperçoit une jeune fille, une enfant encore, emportée par un âne qu'elle cherche en vain à retenir. Charlot, c'est le nom du baudet, s'enfuit à travers champs, après avoir renversé Henriette, sa maîtresse. On le rattrape enfin, Henriette remonte sur Charlot, et, dit le conteur, un coup de bride, un grand coup de pied, et adieu ma vision!

Cette jeune fille, il la retrouve à Paris, à la Morgue, devant le cadavre d'un jeune homme qui s'était tué pour elle; plus tard, dame de charité protégée par un amant puissant; dans le jardin d'un cabaret de Vanves, où elle refuse impitoyablement l'aumône à ses vieux parents, qu'elle dédaigne de reconnaître; puis dans un de ces hôpitaux où le vice lui-même n'entre qu'en rougissant, et dont on n'ose prononcer le nom. Au sortir de ce laboratoire infâme, elle se jette dans ce gouffre qu'on appelle la prostitution, l'ensanglante par la mort de l'un de ces amants que chaque soir lui amenait l'orgie, et en qui elle avait reconnu l'homme qui l'avait séduite, traverse rapidement la cour d'assises, le cachot des condamnés à mort, et ne s'arrête qu'à Clamart, au cimetière des suppliciés.

Et Charlot?... L'auteur raconte, dans son premier chapitre, que se trouvant un jour à la barrière du Combat, et étant entré dans un de ces théâtres que les saltimbanques promènent de foire en foire, le *directeur* lui offrit le spectacle d'un âne dévoré par des chiens. Quand l'âne tomba, déchiré par quatre dogues furieux, l'auteur reconnut Charlot!

L'*Ane mort et la Femme guillotinée;* la première partie de ce titre sert d'épigraphe à l'ouvrage, la seconde en est l'épilogue.

Âne (FÊTE DE L'). V. FÊTE.

Ânes d'Orient (LES), tableau de Decamps, collection particulière. Cette charmante composition est exécutée dans toutes ses parties avec un soin presque méticuleux. « Mais il n'y a là rien qui choque, dit M. Marius Chaumelin, l'un des biographes de Decamps : l'artiste a su nous intéresser aux moindres détails, aux masures pittoresques qui servent de fond, à un coin de muraille, aux moellons qui apparaissent dans les endroits où le crépi s'est effrité, au blanc pilier qui supporte l'angle d'un toit. Les *ânes*, groupés au premier plan, sont parfaits d'attitudes : l'un, planté sur ses quatre jambes, n'attend que le moment de se mettre en route; un autre s'est couché, et rêve mélancoliquement (si tant est que les ânes rêvent); le troisième allonge le cou et se met à braire. L'ânier, un jeune gars bruni par le soleil, laisse errer devant lui son regard nonchalant; il semble attendre que quelque voyageur vienne lui louer ses bêtes. » Tout cela est on ne peut mieux observé; c'est la nature prise sur le vif.

ANÉANTI, IE (a-né-an-ti) part. pass. du v. Anéantir : *Que toute chair demeure atterrée et* ANÉANTIE. (Boss.) *La mort les mettra dans l'horrible nécessité ou d'être éternellement* ANÉANTIS, *ou malheureux.* (Pasc.) *Je ne conçois pas qu'une âme, que Dieu a voulu remplir de son être infini et souverainement parfait, doive être* ANÉANTIE. (La Bruy.) *Si le feu était* ANÉANTI *sur la terre, le genre humain périrait.* (B. de St-P.) *Que de germes* ANÉANTIS *avant leur développement!* (Buff.) *Rien dans le monde moral n'est perdu, comme dans le matériel rien n'est* ANÉANTI. (Joubert.)

— Par ext. Abattu, détruit : *Royaume* ANÉANTI. *Fortune* ANÉANTIE. *J'ai vu la foi des contrats bannie, les lois les plus saintes* ANÉANTIES, *toutes les lois de la nature renversées.* (Montesq.) *La marine* ANÉANTIE *depuis des siècles, rétablie un peu par le cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin.* (Volt.) *La Pologne* ANÉANTIE *livre l'Europe à l'invasion des Russes.* (Vavin.) *Certes, la religion chrétienne est loin d'être* ANÉANTIE *de nos jours, comme quelques-uns l'ont prétendu.* (Villem.)

> Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti
> Qui, tout faible qu'il est, n'est point *anéanti.*
> VOLTAIRE.

— Par exagér. Accablé, excédé de fatigue : *Je suis* ANÉANTI. (Acad.)

> Leurs yeux *anéantis* ne s'ouvraient plus qu'à peine.
> A. CHÉNIER.

‖ Moralem. Confondu, stupéfait : *Je demeurai* ANÉANTI *devant une effronterie aussi audacieuse.* (Raym.) *Téméraire, ton âme est-elle* ANÉANTIE? (J.-J. Rouss.)

> Il est de ces instants où l'âme *anéantie*,
> D'un sinistre avenir paraît être avertie.
> A. CHÉNIER.

— T. de dévotion. Humilié profondément devant Dieu : *Ame* ANÉANTIE. *Attentive et immobile,* ANÉANTIE *en elle-même.* (Fléch.) *Je me prosternai devant le sanctuaire, et j'y restai comme* ANÉANTI. (Chateaub.)

ANÉANTIR v. a. ou tr. (a-né-an-tir — rad. *néant*). Réduire au néant : *Dieu seul peut* ANÉANTIR *les êtres qu'il a créés.* (Acad.) *La mort le dépouille de tout, l'*ANÉANTIT *dans tout ce qu'il avait de grand aux yeux des hommes.* (Mass.) *Pensez qu'il ne faudrait à Dieu qu'un signe pour* ANÉANTIR *l'univers.* (Mass.) *Il n'y a nulle apparence que Dieu veuille* ANÉANTIR *les âmes, lui qui n'*ANÉANTIT *pas le moindre atome.* (Fén.) *L'homme seul* ANÉANTIT *plus d'individus vivants que tous les animaux carnassiers n'en dévorent.* (Buff.) *Le Fils de l'homme, en les précipitant dans l'abîme, retient à moitié sa foudre, de peur de les* ANÉANTIR. (Chateaub.)

> O ciel! *anéantis* ma fatale existence.
> VOLTAIRE.

— Absol. : *Le verbe* ANÉANTIR *n'a aucun sens pour nous.* (L. Pinel.) *L'homme ne peut pas plus créer qu'*ANÉANTIR. (De Bonald.)

— Par ext. Excéder de fatigue : *Ce travail m'a* ANÉANTI. ‖ Jeter dans l'abattement, dans l'accablement : *Cette affreuse nouvelle m'*AVAIT *complètement* ANÉANTI. (Raym.) *J'ai vu des femmes que la crainte de la douleur* ANÉANTISSAIT. (Buff.)

— Par exagér. Détruire entièrement, abolir, en parlant des choses physiques et des choses morales : ANÉANTIR *un État, un empire.* ANÉANTIR *une coutume, un usage. Il n'y a point de fortune si élevée qu'un revers ne puisse* ANÉANTIR. (Acad.) *La voix de Jésus-Christ est faite pour* ANÉANTIR *dans nos cœurs tout ce qui n'est point Dieu.* (Boss.) *Les délais éternels, les rebuts,* ANÉANTISSENT *tout le prix d'une grâce.* (Mass.) ANÉANTISSEZ *la mémoire de votre attentat.* (Fléch.) *Le cardinal de Richelieu* ANÉANTISSAIT, *par son pouvoir et par son faste royal, la majesté personnelle du roi.* (Card. de Retz.) *La trop grande humidité* ANÉANTIT *à la longue toute espèce de ressort dans l'économie animale.* (Raym.) *Insensés, qui croyaient étouffer,* ANÉANTIR *à la fois dans les mêmes flammes la voix du peuple romain, la liberté du sénat et la conscience du genre humain!* (Dureau de la Malle.) *Ce monstrueux armement* EÛT ANÉANTI *l'Angleterre; un coup de vent l'emporta.* (V. Hugo.) *Nos chefs durent éluder un combat inégal, dont la perte pouvait en un seul jour* ANÉANTIR *la monarchie.* (Marchangy.) *Combien ceux qui ont cru* ANÉANTIR *le christianisme en allumant des bûchers, ont méconnu son esprit!* (Chateaub.) *On ne parvient jamais à* ANÉANTIR *tout remords.* (Larochef.-Doud.) *Le chef-d'œuvre des véritables grands écrivains, c'est d'*ANÉANTIR *le talent en eux et de n'exprimer que l'homme.* (Lamart.) *Le temps matériel de tracer des caractères* ANÉANTISSAIT *toutes ses facultés.* (G. Sand.) *La tyrannie serait invincible si elle réussissait à* ANÉANTIR *l'idée du droit avec son nom, à créer sur la terre le silence du droit.* (Lacord.) *Un jour de revers* ANÉANTIT *un siècle de conquêtes.* (E. Mennechet.) *Vouloir* ANÉANTIR *l'individualisme, c'est vouloir* ANÉANTIR *la liberté de l'homme, c'est* ANÉANTIR *l'homme.* (Mesnard.) *Il ne faut point soulager le paupérisme, il faut l'*ANÉANTIR. (Colins.)

> Sais-tu que d'un seul mot je puis *t'anéantir?*
> CRÉBILLON.

> Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
> Pourrait *anéantir* la foi de tes oracles!
> RACINE.

> Ah! cet accent si vrai, qui m'éclaire et me tue,
> *Anéantit* l'espoir dans mon âme abattue.
> C. DELAVIGNE.

S'anéantir, v. pr. Etre aboli, détruit, devenir à rien ou presque à rien : *Que de puissants Etats ont fini par* S'ANÉANTIR! *Cette objection* S'ANÉANTIT *d'elle-même.* (Acad.) *Le présent* S'ANÉANTIT *dans le moment où nous parlons.* (Fén.) *Cette fortune, que nos pères avaient si longuement amassée, menaçait de* S'ANÉANTIR *dans ses mains.* (Volt.) *La science s'étend et la foi* S'ANÉANTIT : *tout le monde veut enseigner à bien faire, et personne ne veut l'apprendre.* (J.-J. Rouss.) *L'erreur se répand, l'athéisme s'accrédite, et le culte se perd et* S'ANÉANTIT. (Frédéric II.) *C'est à Paris que les ambitions, les préjugés, les haines et les tyrannies des provinces viennent se perdre et* S'ANÉANTIR. (B. de St-P.)

> Ainsi leurs grandeurs éclipsées
> *S'anéantiront* à nos yeux. ***.

— T. de dévot. S'humilier, s'abaisser profondément devant Dieu : ANÉANTISSEZ-VOUS; *demeurez ensevelie et cachée en Jésus-Christ.* (Boss.) *Les saints* S'ANÉANTISSENT *continuellement en présence de Dieu.* (Nicole.) *Etre des êtres, le plus digne usage de ma raison est de* S'ANÉANTIR *devant toi.* (J.-J. Rouss.) *La piété nous porte à nous* ANÉANTIR *devant Dieu.* (Joubert.) ‖ Dans l'Ecriture : *Jésus-Christ s'est anéanti de lui-même*, Il a daigné se faire homme pour se manifester au monde.

— **Syn. Anéantir, abolir, détruire, exterminer.** V. ABOLIR.

ANÉANTISSANT (a-né-an-ti-san) part. prés. du v. Anéantir : *De vains et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs principes funestes, sapant les fondements de la foi et* ANÉANTISSANT *la vertu.* (J.-J. Rouss.)

ANÉANTISSEMENT s. m. (a-né-an-ti-se-man — rad. *anéantir*). Etat de ce qui est anéanti, réduit au néant : *L'*ANÉANTISSEMENT *des créatures dépend de Dieu seul.* (Acad.) *Selon vous, un* ANÉANTISSEMENT *éternel va bientôt égaler le juste et l'impie.* (Mass.) *Si votre esprit ne vous démontre pas rigoureusement une fin, il est également impossible de démontrer l'*ANÉANTISSEMENT *de la moindre parcelle de matière.* (Balz.) ‖ Absol. : *Epicure, qui était si persuadé de l'*ANÉANTISSEMENT, *ne laisse pas que d'être inquiet de ce qui se passera après lui.* (Bayle.) *L'incrédulité brave la mort, parce qu'elle préfère l'*ANÉANTISSEMENT *à la douleur.* (La Luzerne.)

— Par ext. Etat de faiblesse, d'abattement, qui paralyse les forces physiques et l'énergie morale : *Le malade est tombé dans un* ANÉANTISSEMENT *qui donne les plus vives inquiétudes. Ne cherche point à me tirer de l'*ANÉANTISSEMENT *dans lequel je suis tombé.* (J.-J. Rouss.) *Vous me représentez le mari de la duchesse de Lude dans un étrange* ANÉANTISSEMENT. (Mme de Sév.)

> J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,
> *Anéantissement*, sommeil du désespoir.
> LAMARTINE.

‖ Etat d'abaissement, d'humiliation : *Le roi s'anéantit lui-même peu à peu par l'*ANÉANTISSEMENT *insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance.* (Fén.) *Plus un peuple est libre, moins il a de cérémonies, moins de titres fastueux, moins de démonstrations d'*ANÉANTISSEMENT *devant son supérieur.* (Volt.) *L'histoire aura l'air d'être altérée, quand elle racontera à la postérité ces* ANÉANTISSEMENTS *plutôt que ces morts des hommes célèbres des plus grandes années de la France.* (Lamart.)

— Par exagér. Ruine, destruction totale : L'ANÉANTISSEMENT *d'un empire. Depuis l'*ANÉANTISSEMENT *de sa fortune, il est tombé dans le dernier mépris.* (Acad.) *Le salut de tous est dans l'harmonie sociale et l'*ANÉANTISSEMENT *de l'esprit de parti.* (Mirab.) *Le premier cri de la Révolution fut l'*ANÉANTISSEMENT *des privilèges.* (Mme de Staël.) *Le triomphe de la science sera l'*ANÉANTISSEMENT *de la politique.* (E. de Gir.) *La multitude des religions, c'est l'*ANÉANTISSEMENT *de toutes les religions.* (Colins.) *L'infâme banqueroute et l'*ANÉANTISSEMENT *complet des valeurs du papier monnayé, complétèrent la triste expérience du public et le malheur de tous les travailleurs.* (Ch. Dupin.)

— T. de dévot. Humilité profonde, abaissement devant Dieu : *Elle porte l'humilité jusqu'à l'*ANÉANTISSEMENT *d'elle-même.* (Fléch.) *Saint François de Sales recevait avec la même paix et dans le même esprit d'*ANÉANTISSEMENT *les plus grands honneurs et les plus dures contradictions.* (Fén.) *Il s'astreignit à tous les* ANÉANTISSEMENTS *de la vie, ou plutôt de la mort lente des cénobites.* (Lamart.) ‖ Etat de Jésus-Christ devenu homme pour se manifester au monde, pour le racheter : *O Jésus-Christ! ô sa mort! ô son* ANÉANTISSEMENT *et sa croix!* (Boss.)

— **Syn. Anéantissement, abattement, accablement, affaissement, épuisement, langueur, prostration.** V. ABATTEMENT.

ANEAU (Barthélemy), dit **Annulus**, poëte français, né à Bourges, vers le commencement du XVIe siècle, professa la rhétorique à Lyon, au collége de la Trinité, dont il devint principal en 1542. Il fut massacré dans une émeute, sur le soupçon qu'il professait secrètement le protestantisme (1561). Il a laissé un grand nombre de poésies latines et françaises pleines de pointes et d'équivoques, dans le goût du temps. Quelques-uns de ses ouvrages sont encore recherchés par les bibliomanes, mais ne sont plus lus depuis longtemps.

ANÈBE adj. et s. (a-nè-be — du gr. *anêbos*, même sens). Méd. Impubère, qui n'est pas nubile.

ANECDOTE s. f. (a-nèk-do-te — du gr. *anekdotos*, non publié). Particularité d'histoire peu connue : *Les grands hommes de l'antiquité ne nous sont guère connus que par des* ANECDOTES. *Les* Nuits Attiques *d'Aulu-Gelle ne sont pour ainsi dire qu'un recueil d'*ANECDOTES. *M. le duc d'Antin me fit part de plusieurs* ANECDOTES, *que je n'ai données que pour ce qu'elles valaient.* (Volt.) *En général, ce sont les* ANECDOTES *que la plupart des lecteurs, et même des lecteurs graves, recherchent dans l'histoire.* (De Féletz.)

— Plus généralem., Récit succinct, rapide, d'un fait particulier plus ou moins piquant, d'une aventure plus ou moins curieuse, amusante : *Une* ANECDOTE *vraie, hasardée, scandaleuse. Une* ANECDOTE *fausse, insipide. Raconter une* ANECDOTE. *Recueillir des* ANECDOTES. *C'est un colporteur d'*ANECDOTES. *Les recueils d'*ANECDOTES *ont surtout été composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit.* (Montesq.) *Vous trouverez dans cet écrit des* ANECDOTES *curieuses et instructives.* (Volt.) *Les* ANECDOTES *sont l'esprit des vieillards et le charme des enfants et des femmes.* (Rivarol.) *La légèreté, la vérité, la rapidité du récit, l'heureux choix des expressions, telles sont les principales règles et les conditions de l'art de conter des* ANECDOTES. (De Féletz.) *J'ai semé mon ouvrage d'*ANECDOTES *dont plusieurs me sont personnelles.* (Brill.-Sav.) *Aujourd'hui, les* ANECDOTES *sont le passe-port de toute morale et l'antinarcotique de tous les livres.* (Balz.) *Il faisait un recueil de toutes les* ANECDOTES *bouffonnes, mais chastes, qu'il avait pu récolter pendant sa tournée.* (Lamart.) *Les* ANECDOTES *ne valent que ce que le caractère et la destinée de l'homme les font ensuite.* (Ste-Beuve.) *Il y avait dans cette lettre deux* ANECDOTES *impayables, et qui me font rire encore.* (Joubert.)

> Mais où trouver des antidotes
> Contre ce rabâcheur d'anciennes *anecdotes?*
> DELILLE.

— S'empl. quelquefois adjectivem. dans le premier sens : *L'histoire* ANECDOTE *de Procope.* (Acad.) *Depuis madame de la Vallière jusqu'à madame de Pompadour, l'histoire* ANECDOTE *des deux règnes nous passa sous les yeux.* (Marmontel.) ‖ On ne dit plus que ANECDOTIQUE.

— **Syn. Anecdote, histoire, historiette.** Une *histoire* est un récit complet qui embrasse souvent une longue suite de faits accomplis par un nombre plus ou moins grand de personnages; ce peut être quelquefois le récit d'un fait particulier, mais il faut toujours que ce fait embrasse une suite de détails liés les uns aux autres. Une *historiette* n'est autre chose qu'une petite histoire, ou une histoire qui ne présente qu'une importance très-minime. L'*anecdote* est toujours le récit d'un fait particulier, ou plutôt, c'est ce fait lui-même; mais elle suppose que le fait est peu connu, qu'il a quelque chose de curieux et qu'il peut servir à faire juger le vrai caractère d'un personnage illustre, d'une époque, d'une certaine classe d'hommes.

— **Encycl.** Le mot *anecdote*, pris dans son acception primitive, signifie *inédit*. Aussi certains auteurs, comme Muratori et le P. Martenne, ont-ils donné ce titre d'*anecdote* à des ouvrages inconnus dont ils se faisaient les éditeurs. Il fut ensuite appliqué aux particularités secrètes d'histoire, particularités qui piquaient vivement la curiosité en ce qu'elles faisaient mieux connaître le caractère et les mœurs de certains personnages historiques. Enfin, modifié par le temps, le sens du mot s'est de plus en plus éloigné de l'étymologie, et lui est devenu tout à fait étranger; de sorte qu'aujourd'hui ce mot éveille uniquement l'idée d'un récit court, piquant, le plus souvent gai et épigrammatique, d'un mot remarquable, d'une repartie vive, d'un trait touchant, d'un fait extraordinaire et à dénoûment imprévu. Rien de moins *inédit*, on le sait, que le plus grand nombre des *anecdotes*.

L'histoire nous montre les grands faits dans leur filiation, les lois qui président à la marche des événements; l'*anecdote* nous introduit dans les coulisses du grand théâtre, nous dit les petits mobiles et les petites causes, nous fait voir le jeu des passions de l'homme privé sous ce masque que l'homme public est obligé de porter. « Je n'aime dans l'histoire que les *anecdotes*, dit M. Mérimée, et parmi les *anecdotes* je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. Ce goût n'est pas très-noble; mais, je l'avoue à ma honte, je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès; car les mémoires, qui sont des causeries familières de l'auteur avec son lecteur, fournissent seuls ces portraits de l'homme qui m'amusent et qui m'intéressent. Ce n'est point dans Mézerai, mais dans Montluc, Brantôme, Tavannes, La Noue, etc., que l'on se fait une idée des Français au XVIe siècle. »

Malheureusement l'histoire sérieuse est tenue de se défier des *anecdotes*, parce que ce ne sont bien souvent que des récits faits à plaisir. Rien de plus naturel à l'homme que d'altérer la vérité, s'il n'est obligé de la présenter appuyée de preuves; rien de plus naturel que de se montrer crédule quand il s'agit d'une histoire brève, amusante, et surtout quand le narrateur ou l'écrivain a de l'esprit. « Je crois peu aux *anecdotes*, et moins encore à celles de mon temps qu'à celles de l'antiquité, disait un général de l'Empire; les *anecdotes* ne sont le plus souvent que des fictions qui dénaturent l'histoire pour faire ou défaire des réputations; tous ces grands mots qu'on prête à tels et tels n'ont jamais été dits par eux, et pourtant ils ont été si souvent répétés qu'ils se sont incorporés à l'histoire à tel point qu'il serait impossible de les en détacher. »

L'*anecdote* a été connue et goûtée de tout temps. Les *Vies* de Plutarque sont remplies d'anecdotes du plus grand intérêt. L'*Histoire des douze Césars* de Suétone mérite d'être appelée anecdotique, parce qu'elle ne se rapporte guère qu'à leur vie privée. Cicéron nous apprend, dans une lettre à Atticus, qu'il avait composé un recueil d'*anecdotes* auxquelles il attachait un grand prix. Procope, qui avait écrit une histoire de l'empereur Justinien et de ses guerres contre les Perses, les Vandales et les Goths, écrivit ensuite une histoire anecdotique de ce même prince et de sa femme Théodora. Diogène Laërce n'a pas hésité à intituler son livre : *Des vies, doctrines et apophthegmes des philosophes célèbres.*

L'*anecdote* semble avoir trouvé dans notre beau pays de France sa patrie naturelle; nous l'y voyons fleurir de bonne heure; elle s'épanouit dans les Mémoires, qui furent longtemps notre seule littérature historique. Au XVIIIe siècle, elle règne dans les salons, occupe les esprits les plus distingués, depuis Fontenelle jusqu'à Rivarol. A notre époque, la critique littéraire, on peut s'en assurer en lisant les intéressantes causeries de M. Sainte-Beuve, lui donne une large place.

Les premiers recueils d'*anecdotes* imprimés en France furent les *Anecdotes de la cour de Florence*, par Varillas, et les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, par Mlle de Lussan. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, s'élève contre les *anecdotes* apocryphes et contre les recueils d'*anecdotes*. Il fait exception en faveur du *Ménagiana*, « le seul, dit-il, dans lequel on trouve des choses instructives. »

Aujourd'hui, et cette épidémie date de 1830, le domaine des anecdotes est devenu une sorte de pâtis communal, où vont journellement picorer nos écrivains de la petite presse; et l'abus que l'on fait de cette littérature facile, le peu de respect avec lequel on en use, le défaut de sincérité qui marque tous ces emprunts, la manie que l'on apporte à dénaturer l'anecdote pour la rajeunir et lui donner un intérêt d'actualité, tout cela explique le discrédit dans lequel est tombé ce genre, qui est un des caractères les plus marqués de notre littérature et de notre esprit national. Voici quelques exemples de cet abus. Tout le monde connaît l'anecdote charmante, mais trop peu gazée pour qu'elle puisse trouver place ici, dont le roi Louis XVI, Marie-Antoinette et le comte de Saint-Germain sont les véritables héros. Eh bien, tout récemment encore, ce trait spirituel a été présenté dans la plupart des petits journaux comme lancé de Saint-Cloud, et les personnages que nous venons de citer étaient maladroitement remplacés par deux autres têtes couronnées et le duc de Malakoff.—Second exemple : L'évêque de Québec s'était égaré dans les forêts du Canada. Ceux qui le cherchaient rencontrèrent une troupe de sauvages, auxquels ils demandèrent s'ils connaissaient l'évêque. « Si je le connais? répondit l'un d'eux, j'en ai mangé! » Dans nos petits journaux, le sauvage est métamorphosé en commis-voyageur, et tout le sel de cette réponse si plaisante et si caractéristique est remplacé par une niaiserie et un non-sens.

Dernièrement un journal annonçait bruyamment qu'un procès en séparation menaçait d'avoir un grand retentissement dans une de nos villes du Midi, et il promettait de tenir ses lecteurs au courant du dénoûment de cette piquante affaire. Voici les griefs sur lesquels étaient basée la poursuite : Un bon mari disait à sa femme : « Je crois qu'il n'y a qu'un seul homme dans toute cette ville qui ne soit pas c...— Qui donc? demanda la femme.— Eh quoi! répliqua vivement le mari un peu piqué, tu ne le connais pas? — Ma foi, répondit-elle, j'ai beau chercher... »

Eh bien, cette anecdote se trouve racontée dans les œuvres de l'abbé Prévost, né en 1697.

Dernier exemple. Les ambassadeurs Japonais qui vinrent dernièrement à Paris, portaient de longues épées dont la poignée menaçait le menton, et un *Tintamarre* quelconque d'imprimer : « Notre spirituel Méry voyant passer hier sur le boulevard les ambassadeurs Japonnais, adressa cette question désopilante à Alexandre Dumas, qui l'accompagnait : « Qui est-ce qui a donc attaché les Japonais à leur épée? » Certainement M. Méry a assez d'esprit pour faire le mot : on ne prête qu'aux riches. Mais ce trait n'est ni plus ni moins que de Cicéron, qui l'a lancé, non pas précisément contre des ambassadeurs Japonais, mais contre son gendre, très-petit de taille, qui traînait un jour derrière lui une épée d'une longueur demesurée. Vraiment, n'y a-t-il pas là de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête?

Mais voici qui couronne l'œuvre. Qui est-ce qui ignore cette charmante anecdote sur Turenne : « ... Et quand c'eût été Georges, il ne fallait pas frapper si fort, » si bien racontée par J.-J. Rousseau? Si une anecdote devait être respectée par nos faiseurs de nouvelles à la main, c'était assurément celle-là, ne serait-ce qu'à cause des deux grands noms qui la consacrent. Point du tout; Turenne est devenu un jeune marquis du faubourg Saint-Germain, dont on a voulu faire ressortir la douceur de caractère. Ajoutons que Jean-Jacques n'a pas eu plus que Turenne à se féliciter de sa doublure.

Il nous serait facile de multiplier à l'infini ces tricheries littéraires. Tout le secret du procédé consiste à rajeunir l'anecdote d'un ou même de plusieurs siècles, et à remplacer les noms anciens par des noms contemporains : Ménage, Bouhours, Vaugelas, Roquelaure, Piron, Duclos, Collet, etc., subissent, sans s'en douter, l'opération de la métempsycose, et ressuscitent sous les noms d'Alfred de Musset, Gérard de Nerval, M. Thiers, M. Guizot, M. Dupin, M. de Rambuteau, etc. Voilà pourtant où peut conduire la passion du *bien informé*, dont nos petites plumes semblent aujourd'hui possédées.

— **Anecdotes.** Peu de jours avant sa mort, la jeune Mme d'Houdetot avait l'air très-pensif. « A quoi rêvez-vous? lui dit-on. — Je me regrette. »

***

Un homme tomba en démence dans sa vieillesse, et quand il passait devant une glace, il s'écriait d'un ton de pitié : « Le pauvre vieillard! » Voilà notre histoire.

***

Un marchand de vin étant allé à la messe de minuit, s'y endormit. A l'élévation, il entendit la *sonnette*, et, croyant être encore dans sa boutique, il s'écria : « On y va! on y va! »

***

Un millionnaire à qui la satiété avait enlevé l'appétit, rencontra un jour un pauvre diable qui lui dit : « Monsieur, je meurs de faim. — L'heureux coquin! » s'écria le millionnaire.

***

Deux banquiers se querellaient : « Apprenez, dit l'un d'eux, que je suis incapable de commettre une mauvaise action. — C'est bien assez d'en émettre, » répondit l'autre.

*

Mme du Deffant disait de quelqu'un qui traînait ses paroles d'une manière lourde et insupportable : « Cet homme-là a l'air de s'ennuyer à la mort de ce qu'il dit. »

***

Une demoiselle du grand monde, parlant de son père, disait à chaque instant : « Mon père, M. le marquis de ***. — Comment appelez-vous l'autre, mademoiselle? » lui demanda-t-on.

***

Un général qui avait été battu en Allemagne et en Italie, aperçut un jour au-dessus de sa porte un tambour qu'on y avait représenté avec cette devise : « On me bat des deux côtés. »

***

Un huissier de Saumur, faisant parader son cheval, roula à terre avec sa monture. Une dame le voyant en cet état, lui cria : « Eh! monsieur, vous auriez dû demander ce qu'il vous fallait, sans vous baisser si bas. »

***

Montmaur étant un jour à table avec nombre de ses amis qui parlaient, chantaient et riaient tous ensemble : « Eh! messieurs, dit le parasite, un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange. »

***

Une dame couvrait ses escapades du manteau de la religion, et prenait pour devise ces trois mots : *Honneur à Dieu.* Un plaisant y fit un léger changement en écrivant : *Adieu, honneur.*

***

Un particulier, qui n'entendait rien aux lettres doubles, s'approcha d'une personne qui lisait l'affiche de l'Opéra, et lui dit : « Monsieur, il paraît que l'on joue aujourd'hui *O-édipe?* — O-u-i, monsieur! » répondit l'autre.

***

Duclos, pour exprimer le mépris, avait une formule favorite; il disait toujours : C'est l'avant-dernier des hommes. « Pourquoi l'avant-dernier? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne, » répondait-il.

***

Talleyrand, à son lit de mort, reçut la visite de Louis-Philippe, qui lui demanda comment il se trouvait. « Ah! sire, répondit le célèbre diplomate, je souffre comme un damné. — Déjà! » reprit le roi en souriant avec malice.

***

Un Limousin, maître maçon, avait un apprenti gâcheur qui mangeait ordinairement son pain sec. L'apercevant un jour tremper un croûton dans le mortier, « Eh quoi, Léonard, lui dit-il, tu donnes dans la friandige! »

***

Un homme allait depuis vingt ans passer ses soirées chez Mme R... Il perdit sa femme, et l'on crut qu'il épouserait celle envers laquelle il s'était montré jusque-là si assidu. Comme on l'y encourageait, il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

***

Le fameux Bontemps, premier valet de chambre de Louis XIV, était si accoutumé à dire à ceux qui le sollicitaient : « J'en parlerai au roi, » que, l'abbé de Choisy lui ayant un jour demandé quelle heure il était, il répondit : « J'en parlerai au roi. »

***

Une dame, chaussée par un cordonnier à la mode, s'aperçoit que, dès le premier jour, ses souliers sont déchirés. Elle porte ses plaintes. Le cordonnier prend les souliers, les examine, et, après avoir réfléchi : « Je vois ce que c'est, dit-il; madame aura marché. »

***

Une jeune personne, de mœurs un peu libres, se hâtait d'amasser, en disant que c'était pour se faire religieuse. Un homme d'esprit dit à cette occasion qu'elle imitait les rameurs, qui tournent le dos à l'endroit où ils veulent aborder.

***

Une servante présentait à son maître le mémoire du mois. Celui-ci s'apercevant qu'il y avait pour trente francs de lait, en témoigne sa surprise à la ménagère, qui lui répond : « Monsieur ne sait donc pas qu'il n'y a rien qui monte comme le lait? »

***

Le régent voulait aller au bal et n'y être pas reconnu. « Je connais un moyen, » dit l'abbé Dubois. Et, dans le bal, il donnait de grands coups de pied au duc. Le régent, qui les trouvait trop forts, lui dit : « L'abbé, tu me déguises trop. »

***

On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir; sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : « La sainte se trompe, elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

***

L'abbé Cœur prêchait à Saint-Roch. Un soldat désœuvré entre et prend une chaise. Pendant le sermon, la loueuse s'approche et lui demande cinq sous. Le soldat répond d'un air étonné : « Cinq sous! si je les avais, je ne serais pas ici. »

***

Un bon bourgeois ayant appris que plusieurs de ses parents s'étaient trouvés à un repas de famille auquel il n'avait pas été invité, s'écria en colère : « Eh bien, pour les faire enrager, je vais donner un grand repas... où je serai tout seul. »

***

Une dame avait un enfant fort gâté et fort incommode; mais elle avait la faiblesse de le trouver charmant. « Cet enfant est bien gentil, dit un jour à la mère une personne qui était venue lui rendre visite; à quelle heure le couche-t-on? »

***

On louait devant l'abbé Trublet la bonté et les manières douces de madame de Tencin, qui cachait sous des apparences trompeuses une femme sans principes : « Oui, dit l'abbé, si elle avait intérêt à vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux. »

***

Un libertin, attaqué d'une maladie mortelle, fit son testament. Suivant la formule, il y mit ces mots : « Premièrement, je donne et lègue mon âme à Dieu. » Aussitôt un plaisant de s'écrier : « Oh! je crains bien que Dieu ne renonce à la succession. »

***

C'est en 1828 qu'on vit à Paris les premiers omnibus. Un cocher de fiacre, qui sentait combien ces nouvelles voitures devaient nuire à son industrie, voulut entrer en concurrence avec elles, et il fit écrire sur la caisse de son modeste véhicule : *Fiacribus à quatre sous.*

***

Lady Carteret, femme du lord lieutenant d'Irlande, disait un jour au docteur Swift : « L'air de votre pays est fort bon. » Swift se mettant aussitôt à genoux : « Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, n'allez pas le dire en Angleterre, car on mettrait un impôt dessus. »

***

Le père Hardouin pensait que tous les écrits des anciens avaient été composés par des moines. « Je n'aime pas beaucoup les moines, disait à ce sujet Boileau; cependant je n'aurais pas été fâché de vivre avec frère Horace, dom Virgile et père Démosthène. »

***

On trouvait, il y a quelque temps, rue des Petits-Champs, une pension de jeunes filles et un charcutier dont les deux enseignes n'en faisaient qu'une, si bien qu'on lisait sur la même ligne : *Pension de jeunes demoiselles. A la renommée des bonnes langues.*

***

Louis XIV maria Mlle de L..., un de ses caprices, à Roquelaure, ce qui fit donner à celui-ci le titre de duc. Quatre ou cinq mois après, la duchesse de Roquelaure accoucha d'une fille. « Soyez la bienvenue, mademoiselle, dit l'heureux époux; je ne vous attendais pas sitôt. »

***

Un Allemand jouait aux échecs. Un de ses amis entre dans le café, s'approche, et lui demande comment il se porte. L'Allemand, tout à son jeu, ne dit mot. Deux heures après, la partie finie, il se retourne tranquillement et répond : « Pas mal, et toi?... »

***

A une table d'hôte, on apporta un potage dans lequel la cuisinière avait laissé tomber un cheveu. Un des habitués s'adressant à la maîtresse de la maison, lui dit : « A votre place, je ferais servir les cheveux sur une assiette à part; en prendrait qui voudrait. »

***

Une dame d'esprit, qui aimait les enfants, vit un jour, chez une marchande de la rue Saint-Denis, un petit garçon et une petite fille qui avaient l'air fort sérieux. « Vos enfants sont bien tristes, dit-elle à la mère. — Ah! madame, répondit la bourgeoise, ce n'est pas faute que nous les fouettions bien pour cela. »

***

Un jeune homme, accoutumé depuis longtemps à la soumission, était contrarié par son père pour des liens de mariage qu'il voulait former. Pressé d'obéir et pensant concilier le respect filial avec son amour, il répondit : « J'épouserai qui vous voudrez, mon père, pourvu que ce soit Mlle Hortense. »

***

Une dame qui, par un trop grand usage d'une certaine liqueur qui n'était pas de l'eau sucrée, avait acquis un de ces nez à teinte rubiconde qui sont le désespoir du beau sexe, se considérant au miroir, s'écriait : « Mais où donc ai-je pris ce nez-là? » Quelqu'un lui dit : « Au buffet, madame, au buffet. »

***

Mme de Girardin avait un frère; elle le surprit un jour le front dans ses mains, une feuille de papier devant lui : « Que faites-vous donc, mon frère? — Des vers, ma sœur. — Mais, mon cher ami, en voici un qui est trop long. — Comment, trop long? dit-il avec stupéfaction, mais il n'est pas encore fini! »

***

Un Français qui comprenait un peu l'espagnol, mais qui ne le parlait pas du tout, voyageait en Espagne. Il entre dans une auberge, et entame avec l'hôte un dialogue assez difficile. Un marmiton fait entendre cette exclamation judicieuse : « Sont-ils bêtes, ces Français, de ne pas savoir l'espagnol! »

***

Dans un souper avec des Hambourgeois, où Rivarol prodiguait ses saillies, il les voyait tous chercher à comprendre un trait spirituel qui venait de lui échapper. Il se retourna vers un Français qui était à côté de lui, et lui dit : « Voyez-vous ces Allemands? ils se cotisent pour entendre un bon mot. »

***

L'avarice et les folles prodigalités de Mme de Pompadour coûtèrent plus de cent millions à la France. Louis XV disait un jour au Dau-

phin que cette dame parlait parfaitement l'allemand. « Oui, sire, lui dit le prince ; mais on trouve qu'elle écorche furieusement le français. » Ce bon mot lui valut l'exil à Meudon.

∴

C'était par la culture des arts et des lettres que Philippe IV se consolait de la perte du Roussillon, du Portugal et de la Catalogne. Quand il monta sur le trône, on le surnomma le Grand, et, pour emblème, on lui donna un fossé avec cette devise : « Plus on lui ôte, plus il est grand. »

∴

Un bon père reprochait à son fils son étourderie et le peu d'attention qu'il apportait à ses remontrances. L'enfant, baissait la tête et avait l'air fort attentif. « Ah ! papa, s'écria-t-il tout à coup, une de plus et cela faisait cent ! » Le drôle regardait et comptait des fourmis qui entraient dans un trou.

∴

Un naufragé anglais, après avoir longtemps erré à travers des îles désertes ou habitées par des sauvages, aborda enfin dans une terre où le premier objet qui frappa ses regards fut une *potence* avec son pendu : « Grâce à Dieu, s'écria-t-il, me voici enfin dans un pays civilisé ! »

∴

De jeunes gardes du corps marchaient dans le jardin des Tuileries derrière Mlle Mars, et répétaient en ricanant, de manière à ce qu'elle entendît : « Ah ! voilà Mars, voyez donc Mars. — En bien, dit en se retournant la spirituelle actrice, qu'y a-t-il de commun entre Mars et les gardes du corps ? »

∴

Socin, célèbre jurisconsulte, négligeait beaucoup ses études depuis qu'il était marié. Comme on lui alléguait l'exemple de Socrate, qui, depuis son mariage n'avait pas moins étudié qu'auparavant : « Je n'en suis pas surpris, dit-il, Xantippe était laide et méchante ; ma femme est bonne et d'une grande beauté. »

∴

Pendant la Révolution, lorsqu'on eut substitué un nouveau calendrier à l'ancien, un particulier se présentant à la commune, on lui demande son prénom : « Symphorien. — Il n'y a plus de *saint*, dit brusquement le *sans-culotte* ; dorénavant tu t'appelleras *Phorien*. — Ah ! reprend le pétitionnaire, c'est *gulier*, ça. »

∴

Une dame, marchandant une chaise percée, en offrait trop peu. Le bahutier, pour l'engager, la praiât de considérer la bonté de la serrure et de la clef. « Pour ce qui est de cela, dit la dame, je n'en fais pas grand cas, car je n'ai pas peur qu'on me dérobe ce que j'ai dessein d'y mettre. »

∴

Un jeune prince se promenait un jour dans la campagne, environné de toute sa cour. Il aperçut un derviche qui examinait une tête de mort : « Que fais-tu là ? lui dit le monarque surpris. — Je voudrais savoir, répondit le derviche, si cette tête a appartenu à un roi ou à un mendiant, et je ne puis y parvenir. »

∴

Un écolier se prend de querelle au collége avec le jeune La Trémouille ; ils se gourment. Ochi-ci dit à l'autre : « Sais-tu bien que je suis fils de duc ? » L'autre, lui donnant un grand coup de pied au derrière : « Tiens, lui dit-il, quand tu serais prince, je ne saurais te le donner meilleur. »

∴

Le célèbre Huet, évêque d'Avranches, vivait presque constamment enfermé avec des livres, et il faisait répondre à ceux qui venaient lui parler d'affaires, qu'il étudiait : « Eh ! disaient ses diocésains, pourquoi le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait ses études ? »

∴

Benoît XIV disait un jour d'un prélat animé d'un zèle impétueux, qui, pour faire valoir des brefs de Rome, ne gardait aucune mesure : « Je crains qu'il ne soit comme ce gentilhomme napolitain, qui soutint quatorze duels pour affirmer que le Dante valait mieux que l'Arioste, et qui convint, en mourant, n'avoir jamais lu ni l'un ni l'autre. »

∴

Dumarsais professait les sentiments antireligieux des encyclopédistes, qu'il fréquentait. Appelé pour faire l'éducation de trois frères appartenant à l'une des premières familles du royaume, il demanda dans quelle religion on voulait qu'ils fussent élevés. Cette question, qui mettait à nu l'indifférence philosophique, nuisit beaucoup à sa fortune.

∴

Un financier dont la fortune s'élevait à plusieurs millions, perdit en un seul jour ses immenses richesses. Il ne lui restait plus que cent mille francs. Il mourut en apprenant cette terrible nouvelle. Son frère, qui avait toujours langui dans la pauvreté, hérita de cette somme, et mourut à son tour de la joie qu'il éprouva de se voir si riche.

∴

Un auteur dramatique qui venait d'obtenir un beau succès reçut la visite d'un de ses confrères, très-connu par la malignité de son esprit et ses sentiments de jalousie : « Voilà un triomphe, s'écria-t-il en entrant, qui va fort déconcerter les envieux. Que vont-ils dire ? — C'est précisément à vous que je le demande, » répondit spirituellement l'auteur.

∴

Voici un échantillon des demandes qu'on lit quelquefois dans les *Petites-Affiches* : « Une jeune personne, ayant reçu une bonne éducation, sachant lire, écrire, la géographie, l'histoire, la musique, la danse, les premiers éléments des mathématiques, désirerait entrer dans une maison comme il faut, pour faire la cuisine et repasser. »

∴

Duclos, le philosophe, celui que Louis XV appelait *un honnête homme*, était connu par une certaine vulgarité dans ses goûts et ses habitudes. Un soir qu'il se trouvait dans le cercle habituel de Mme du Deffant, chacun se mit à détailler ce qu'il désirerait pour être heureux. « Pour vous, Duclos, dit la reine du salon, du pain, du fromage et la première venue. »

∴

« Que comptez-vous demander à l'Assemblée ? disait M. de Coigny, en 1789, à un paysan de son bailliage, élu député. — La suppression des pigeons, des lapins et des moines. — Voilà un rapprochement assez singulier ? — Il est fort simple, monseigneur ; les premiers nous mangent en grain, les seconds en herbe, et les troisièmes en gerbe. »

∴

Mme Dudevant (George Sand), désirant visiter la Trappe, où les femmes ne sont pas admises, s'imagina de prendre un costume d'homme. Confondue dans une assez nombreuse réunion, elle comptait passer inaperçue, lorsque le père portier la distinguant, lui dit : « Monsieur, je suis bien fâché, mais les dames n'entrent pas ici. »

∴

Un officier ayant donné un soufflet des mieux appliqués à un fanfaron qui voulait le tourner en ridicule : « Est-ce sérieux, monsieur, ce que vous faites là, lui dit celui-ci ? — Oui, corbleu ! reprit l'officier en mettant la main sur la garde de son épée. — A la bonne heure, car je n'aimerais pas des plaisanteries comme celle-là. »

∴

Mme de Maintenon et Mme de Caylus se promenaient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau était très-transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements étaient lents et qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maigres. Mme de Caylus le fit remarquer à Mme de Maintenon, qui répondit : « Elles sont comme moi ; elles regrettent leur bourbe. »

∴

Henri IV, roi de France, rencontra un jour, dans les appartements du Louvre, un homme qui lui était inconnu, et dont l'extérieur paraissait très-commun. Il lui demanda à qui il appartenait. « A moi-même, » répondit cet homme d'un ton fier et peu respectueux. « Mon ami, repartit le roi, vous avez un sot maître. »

∴

Les avenues de l'instruction sont arides et tortueuses. Pour s'en former une idée, il suffit de se rappeler ce mot d'un enfant qui, se promenant avec son précepteur, rencontra un petit mendiant qui lui demanda l'aumône en ajoutant qu'il était le plus malheureux des êtres ; l'enfant lui répondit : « Tu apprends donc le latin ? »

∴

Un mendiant, qui n'était affligé que d'une légère infirmité, rencontre un jour un autre mendiant dont la vue faisait horreur. « Combien gagnes-tu par jour ? lui dit-il. — Quarante sous. — Quarante sous ! reprend l'autre, je ne donnerais pas ma journée pour vingt francs, si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi. »

∴

M. d'Argenson disait à M. le comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également : le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides. Si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme. »

∴

Fontenelle n'était point impie, mais indifférent sur la religion comme sur tout ce qui se passait dans le monde ; quelquefois satirique, et pour ainsi dire involontairement. Un ecclésiastique, causant avec lui sur la religion, lui disait : « Dieu a fait l'homme à son image ! — Oh ! l'homme le lui a bien rendu, » répondit Fontenelle.

∴

Un Athénien qui portait une poutre sur l'épaule, ayant heurté violemment Diogène, l'avertit ensuite en lui criant : « Gare ! » Un peu étourdi du coup, notre philosophe s'éloigna sans mot dire. Mais quelques jours après ayant rencontré ce même homme, il lui asséna un grand coup de bâton sur la tête en lui criant à son tour : « Gare ! gare ! »

∴

La reine Christine avait des traits masculins. Etant arrivée à Fontainebleau en habit d'amazone, plusieurs dames de la cour la vinrent saluer et s'avancèrent pour l'embrasser. La princesse, un peu blessée de cette familiarité, se contenta de dire : « Quelle fureur ont donc ces dames de m'embrasser ? Est-ce parce que je ressemble à un homme ? »

∴

J.-J. Rousseau, passant par Amiens, alla voir Gresset. L'auteur de *Vert-Vert* le questionna beaucoup, et mit tout en œuvre pour engager la conversation. Rousseau, qui ne voulait s'entretenir que de choses indifférentes, comme c'était sa coutume, lui dit : « Monsieur Gresset, vous avez fait parler un perroquet, mais vous ne ferez jamais parler un ours. »

∴

Un fat qui faisait le beau parleur, racontait à Vadé ses bonnes fortunes, disait toujours : « J'ai *été* la comtesse de..., j'ai *été* la belle madame de... » Ennuyé de sa fatuité et de sa prononciation, Vadé lui répliqua : « Que me racontez-vous là ? Jupiter fut plus heureux que vous, car il a *été Io*. »

∴

Un matelot, à bord d'un vaisseau, ayant eu la maladresse de laisser tomber une théière d'argent, alla trouver le capitaine et lui dit : « Feut-on dire d'une chose, lorsqu'on sait où elle est, qu'elle est perdue ? — Non, mon ami. — En ce cas, vous n'avez rien à craindre pour votre théière ; car je *sais* qu'elle est au fond de la mer. »

∴

Sébastien Zamet, qui avait été cordonnier, devint, sous Henri IV, le plus riche financier de son temps. Au contrat de mariage d'une de ses filles, qui épousait un grand seigneur, le notaire lui témoigna son embarras pour le qualifier, car il n'avait aucun titre de noblesse : « Mettez, lui dit froidement Zamet, seigneur de dix-sept cent mille écus. »

∴

Un poëte gascon, parvenu à un âge très-avancé, rencontra quelques jours avant sa mort, dans le cloître des Augustins, un de ses amis qui lui demanda comment il se portait et ce qu'il faisait là. « Vous le voyez, répondit-il en frappant contre terre de la pointe du bâton sur lequel il s'appuyait, je heurte afin qu'on vienne m'ouvrir. »

∴

L'équipage de M. de Clermont-Tonnerre rencontra sur un pont étroit celui de M. de Pontchartrain. Le postillon de celui-ci ayant nommé son maître, afin que l'autre s'arrêtât, le cocher de M. de Clermont répondit brusquement : « Je me moque de ton *pont*, de ton *char* et de ton *train* ; je mène le *tonnerre*, il faut que je passe. »

∴

Un jour Mignard, le célèbre peintre, se trouvait chez Ninon de Lenclos en compagnie de Ménage et d'autres érudits. Comme il se plaignait que sa fille, qui fut depuis la comtesse de Feuquières, était complétement dépourvue de mémoire : « Tant mieux, lui dit Ninon en lançant un regard malin à messieurs de l'Académie, oh ! tant mieux ! elle ne citera pas. »

∴

Une femme de chambre de Mme la marquise de Saisseval disait : « Il y a des personnes qui s'*en souciissent*, d'autres qui ne s'*en soucissent* pas. » M. de Saisseval lui dit : « Comme vous parlez ! il faut dire : des personnes s'en *soucient*, d'autres ne s'en *soucient* pas. — Oh ! monsieur, je le sais bien ; mais monsieur le marquis ne prend pas garde que je parle au *feminin*. »

∴

Le duc de Duras, voyant un jour Descartes qui faisait bonne chère, lui dit en raillant : « Eh quoi ! les philosophes usent-ils de ces friandises ? — Pourquoi pas ? répondit Descartes ; vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorants ? » — On prête à peu près la même réponse à Danton, surpris par un septembriseur alors qu'il avait une perdrix sur sa table.

∴

« Ernestine, disait une mère à sa fille, laisse ce chien ; tu sais bien que je t'ai défendu de toucher aux animaux que tu ne connais pas. — Mais, maman, celui-là, je le connais ; c'est un caniche. » — On défendait à une autre petite fille de s'approcher d'un perroquet qui ne la connaissait pas, et qui pouvait la mordre : « Eh bien, répondit-elle, dites-lui que je m'appelle Eugénie. »

∴

Un seigneur anglais ordonna à son cocher d'aller chercher de la crème au village. Cet homme, offensé de la proposition, répondit que c'était l'affaire des servantes. « Ah ! quelle est donc la vôtre ? demanda le maître. — Panser mes chevaux, les atteler et conduire la voiture. — Eh bien, mettez donc les chevaux, prenez une des filles dans ma voiture, et qu'elle aille chercher de la crème. »

∴

Il m'arriva un jour, raconte un sage persan, par un emportement de jeune homme, de répondre à ma mère avec une fierté insultante. Elle en fut si affligée qu'elle alla s'asseoir dans un coin, et que des larmes coulèrent de ses yeux. Je m'approchai d'elle, et cette mère sensible me dit : « Toi qui tranches aujourd'hui du grand avec moi, ne te souvient-il pas combien je t'ai vu petit ? »

∴

Quoique âgé de quatre-vingt-trois ans, Rameau ne mourut point résigné. Le curé de Saint-Eustache ne s'épargna pas dans cette circonstance ; il assista Rameau jusqu'au dernier moment. On rapporte que, dans son délire, le malade, fatigué des exhortations du pasteur, lui dit ; « Que diable venez-vous chanter là, monsieur le curé ? vous avez la voix fausse. »

∴

Un dilettante s'extasiait, au Café de Paris, sur la beauté de Mlle Henriette Sontag, qui venait de débuter aux Bouffes. Un monsieur qui avait écouté l'enthousiaste, fit timidement observer que Mlle Sontag était en effet très-jolie, mais qu'elle avait un œil plus petit que l'autre. « Un œil plus petit ! s'écria l'amateur, un œil plus petit ! Vous ne l'avez pas vue ; elle en a un contraire un plus grand. »

∴

Un gentilhomme prenait congé de Louis XIV, qui l'envoyait comme ambassadeur près d'une puissance étrangère ; le roi lui dit : « La principale instruction que j'ai à vous donner est que vous observiez une conduite tout opposée à celle de votre prédécesseur. — Sire, je vais faire en sorte que Votre Majesté ne donne pas une semblable instruction à celui qui me succédera. »

∴

Mme la princesse de... demandait à une dame de province combien elle avait d'enfants. « Madame, j'en ai vingt-quatre d'heure après, je sachant que dire, la princesse demanda encore à la même dame combien elle avait d'enfants. » Madame, répondit la provinciale, comme je ne suis pas accoutumée depuis que vous m'avez fait l'honneur de me le demander, je n'en ai encore que trois. »

∴

Dans une assemblée chez Mme la duchesse du Maine, chacun étant convenu de faire soi-même son portrait avec sincérité, Mlle de Launay, depuis Mme de Staal, s'en acquitta à son tour avec beaucoup d'esprit. M. de Malezieux lui ayant fait observer qu'elle avait passé sous silence tout engagement de cœur : « Ah ! répliqua-t-elle avec franchise, je me suis peinte en buste. »

∴

Un soldat, blessé d'une balle à la cuisse, avait été porté à l'ambulance. Là, pendant deux jours, les chirurgiens ne firent que sonder. Le soldat, que cela faisait souffrir, finit par leur demander d'un ton d'impatience ce qu'ils cherchaient. « On cherche la balle, répondirent-ils. — Mille bombes, s'écria le soldat, il fallait donc me dire cela plus tôt ; je l'ai dans ma poche. »

∴

Mme de Staël, qui partageait avec une autre dame les préférences de Talleyrand, voulut un jour savoir de lui-même laquelle des deux il aimait le mieux, et comme le rusé diplomate se taisait : « Avouez, lui dit-elle, que si nous tombions toutes deux ensemble dans la rivière, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver. — Je parie, friponne, que vous savez nager comme un ange. »

∴

D'Aubigné, couchant dans une chambre à côté de celle du roi, qu'il croyait endormi, dit à son voisin la Force : « Notre maître est bien le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la terre. » La Force, qui sommeillait, lui demanda ce qu'il disait. « Sourd que tu es, cria le roi, qui ne dormait pas, il te dit que je suis le plus ingrat des hommes. — Dormez, sire, dormez, répondit d'Aubigné, j'en ai bien d'autres à dire. »

∴

Un fermier général avait invité La Fontaine à dîner, dans la persuasion qu'un auteur dont tout le monde admirait les contes, ne pouvait manquer de faire l'amusement de la société. La Fontaine mangea, ne parla point, et se leva de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie. On lui représenta qu'il n'était pas encore temps : « Je le sais bien, répondit-il ; aussi prendrai-je le chemin le plus long. »

∴

La scène se passe dans une bibliothèque publique. Un monsieur qui n'a pas l'air d'être un habitué de l'établissement, s'adresse à un des conservateurs : « Voulez-vous me faire donner un gros livre, s'il vous plaît ? — Demandez un bulletin, monsieur, et indiquez le titre. — Je ne tiens pas au titre, pourvu que le livre soit gros. — Mais enfin, monsieur, pour quel genre de travail demandez-vous ce gros livre ? — C'est pour m'asseoir dessus. »

∴

Un homme avait fait, dans le commerce, une immense fortune ; mais il n'avait jamais changé sa manière de vivre, qui avait toujours été plus que modeste. Quelqu'un lui faisait un jour des observations à ce sujet : « Mais, répondit-il au donneur d'avis, savez-vous que je dépense par an près de trente mille francs ? Le compte en est clair : d'abord je paye plus de vingt-sept mille francs de contributions... »

∴

Raynal a prédit quelque part, dans un de ses ouvrages, qu'il viendrait un nègre qui vengerait les outrages faits aux hommes de sa couleur. Toussaint-Louverture, qui fit la fameuse révolution de Saint-Domingue, tenait un jour le livre ouvert à cette page, et, le montrant aux Européens, il leur disait : « *Moi, là.* » C'est lui qui, écrivant à Napoléon Ier, mit en suscription : Le premier des noirs au premier des blancs.

∴

Thouin, le pépiniériste du Jardin des Plantes, avait chargé un domestique fort simple de porter à Buffon deux belles figues de primeur. En route, le domestique se laissa tenter et mangea un de ces fruits. Buffon, sachant qu'on devait lui en envoyer deux, demanda l'autre au valet, qui avoua sa faute : « Comment donc as-tu fait ? » s'écria Buffon. Le domestique prit la figue qui restait, et, l'avalant : « J'ai fait comme cela, » dit-il.

∴

Un jeune homme timide, ne sachant comment lier conversation avec une jeune personne assise devant lui dans un jardin public, saisit adroitement le moment où un insecte venait de s'abattre sur son châle, pour lui dire : « Mademoiselle, je vous préviens que vous avez une bête derrière vous. — Ah, mon Dieu ! monsieur, dit la jeune fille en se retournant vivement et comme effrayée ; je ne vous savais pas là. »

∴

Quelqu'un mena chez Mme du Deffant Vaucanson, l'inventeur du fameux automate. La conversation fut extrêmement stérile. Quoi qu'on tentât pour faire causer le célèbre mécanicien, on ne put en obtenir que des monosyllabes insignifiants. « Que pensez-vous de ce grand homme ? » demanda-t-on à Mme du Deffant, quand il fut sorti. « Ah ! dit-elle, j'en ai la plus grande idée ; je pense qu'il s'est fait lui-même. »

∴

Un jour, à Berlin, Napoléon faisant la banque au vingt-et-un, avait devant lui un tas assez considérable de napoléons de 20 fr., qu'il prenait à poignée et laissait tomber négligemment sur la table. « N'est-il pas vrai, dit-il en s'adressant au général Rapp, que les Prussiens aiment bien ces *petits* napoléons ? — Beaucoup plus que le *grand*, » répondit Rapp, avec la franchise d'un militaire, et peut-être aussi l'esprit d'un courtisan.

∴

Saint Patrice ayant converti un prince païen d'une tribu irlandaise, lui administra le baptême avec les solennités ordinaires. Le saint évêque voulant s'appuyer sur son bâton pastoral, qui était garni par le bout d'une pointe de fer, perça le pied du roi, qui souffrit la douleur sans se plaindre jusqu'à la fin. Le prélat ayant su l'accident, en témoignait son affliction. « J'ai cru, répondit le prince, que cela faisait partie de la cérémonie. »

∴

Un jour, deux gentilshommes affamés arrivèrent chez un curé de village. Celui-ci, après avoir fait mine d'envoyer un de ses domestiques à la cave et l'autre au colombier, prit son surplis et son bréviaire, en disant aux importuns : « Je sais à vous dans un instant, messieurs, le temps seulement de reconcilier avec Dieu un pauvre pestiféré que j'ai déjà confessé ce matin. » Il n'est pas besoin de dire que M. le curé dîna seul.

∴

Un vétéran de l'armée de Condé montrait un jour à Martainville, le spirituel journaliste, un sonnet commençant par ce prétendu vers :

Marie-Thérèse dont les vertus....

« Le début est heureux, dit Martainville, mais malheureusement *Marie-Thérèse* ne peut pas entrer dans un vers. — Monsieur, repartit le vétéran en colère, vous êtes un mauvais royaliste. Apprenez, pour votre gouverne, que Marie-Thérèse peut entrer partout. »

∴

L'abbé d'Aubignac avait fait jouer *Zénobie*, tragédie en prose et en cinq actes. Jamais pièce n'ennuya plus méthodiquement. Le prince de Condé en faisait l'observation : « Pourtant, répondit quelqu'un, la tragédie de l'abbé est faite selon les règles d'Aristote. — Soit, répliqua le prince, je sais gré à l'abbé d'avoir suivi les règles d'Aristote ; mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote de lui avoir fait faire une si méchante tragédie. »

∴

Une jeune dame, dont tout l'extérieur annonçait l'extrême distinction, montait dans un wagon de première classe, où quelques fashionables avaient pris place. Un d'eux allumait déjà un cigare. Déconcerté un moment à l'aspect de la nouvelle venue, il s'arma de courage et lui dit : « Madame, est-ce que l'odeur du cigare vous incommode ? — Je ne sais pas, monsieur, répondit la dame avec une simplicité digne, on n'a jamais fumé devant moi. »

∴

Un petit garçon, adoré de sa mère, était avec elle chez Mme Geoffrin, où se trouvait un homme de la meilleure compagnie. On portait alors des gants à franges ; l'enfant en prit un et en donna un soufflet de toutes ses forces à cet homme respectable. Les graines d'épinards entrèrent dans ses yeux et lui firent : « *Moi, là.* » C'est lui qui, écrivant à Napoléon Ier, mit en suscription : Le premier des noirs au premier des blancs.

∴

Le jésuite Adam, prédicateur du XVIIe siècle, se déchaînait avec un zèle burlesque contre saint Augustin, qu'il appelait l'*Africain échauffé*, le *docteur bouillant*, tandis qu'il comparait le cardinal Mazarin à saint Jean-Baptiste, et Anne d'Autriche à la sainte Vierge. Une femme spirituelle ayant entendu un jour ce prédicateur, s'écria en sortant du sermon : « Ce discours prouve que ce Père Adam n'est pas le *premier homme du monde !* »

∴

Un vieux président, nommé Goussault, était si dépourvu d'esprit, que sa sottise était devenue proverbiale. Se trouvant un jour dans une société où l'on jouait, et dont Bantru faisait partie, le célèbre académicien, ayant mal écarté, s'écria, sans remarquer la présence du président : « Parbleu ! je suis un vrai Goussault. — Monsieur, vous êtes un sot, lui répondit ce dernier. — Eh ! c'est précisément ce que je voulais dire, » répliqua Bantru.

∴

Au commencement de la Révolution, Rivarol se trouvant en société avec M. de Crequi et quelques autres grands seigneurs, affectait de répéter à tout propos : *Nous avons perdu nos droits, nous avons perdu notre fortune*, etc. M. de Crequi, impatienté, disait à voix basse : *Nous... nous...* « Eh, bien, reprit Rivarol, que voyez-vous donc de singulier dans ce mot ? — Parbleu ! s'écria M. de Crequi, c'est votre *pluriel* que je trouve *singulier !* »

∴

Louis XVIII voulant se remettre à l'étude de la chimie, pour laquelle il avait du goût, fit prévenir un des plus savants professeurs de cette époque du désir qu'il éprouvait de suivre ses expériences. Le célèbre praticien s'empressa de se mettre aux ordres du roi, et, après avoir tout préparé pour sa démonstration, il commença ainsi la première séance : « Sire, ces deux corps vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Majesté. »

∴

La prodigalité du prince de Conti le réduisait quelquefois aux expédients. Un jour, son écuyer vint lui dire qu'il n'y avait plus de fourrage pour son écurie ; il fit venir son intendant, qui s'excusa sur ce qu'il n'y avait point d'argent chez le trésorier, et qu'il ne trouvait plus de crédit. « Tous les fournisseurs le refusent aussi, ajouta-t-il, excepté votre rôtisseur. — Eh bien, dit le prince, qu'on donne des poulardes à mes chevaux. »

∴

Un jeune abbé était aux premières loges d'un théâtre. Plusieurs cris s'élevèrent du parterre : « A bas l'abbé ! » Comme les clameurs redoublaient, l'abbé se leva, et, s'adressant au parterre : « Messieurs, dit-il, depuis qu'on m'a volé ma montre en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte une place aux premières loges que de risquer encore de voir disparaître ma tabatière. » Les huées se changèrent en applaudissements, et l'abbé reprit sa place.

∴

Piron s'était fait la plus haute idée de la profession d'homme de lettres. Il ne souffrait jamais qu'on osât la rabaisser en sa présence.

Un jour, étant près d'entrer dans l'appartement d'un grand seigneur, comme celui-ci conduisait une personne qualifiée : « Passez, monsieur, dit le maître de la maison à la personne qui s'arrêtait par politesse ; passez, c'est un poëte. — Puisque les qualités sont connues, repartit Piron, je prends mon rang ; » et il passa fièrement le premier.

∴

Une dame de province avait écrit à Mme Cornuel pour la prier de lui chercher un précepteur. Celui-ci devait être doué de qualités dont le dénombrement ne finissait pas. Mme Cornuel répondit spirituellement à sa correspondante : « Madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez. Je n'ai pas encore été assez heureuse pour le rencontrer ; mais je continue activement mes recherches, et je vous promets que, dès que je l'aurai trouvé... je l'épouserai. »

∴

M. de... avait le malheur d'adorer sa femme, qui le détestait. Toutefois, cette antipathie ne s'exprimait toujours que cérémonieusement, avec une imperturbable dignité et des manières très-polies ; Mme de... ne se serait pas permis de tutoyer son mari. « Ah ! si du moins, lui disait un jour l'époux infortuné, vous ne m'accabliez pas de ce langage cérémonieux qui tue le sentiment ; si vous consentiez à me tutoyer, je serais le plus heureux des hommes ! — Eh bien, soit, lui dit la dame, va-t'en ! »

∴

Par-devant le tribunal de police correctionnelle d'une ville du Midi, comparaissaient deux jeunes voleurs qui s'étaient laissé prendre la main dans le sac. Le gendarme, qui s'enorgueillissait de cette capture, était là tout prêt à répondre aux questions du président. « Gendarme, quand avez-vous arrêté ces deux individus ? — *Zhier*, mon président. — Gendarme, vous venez de résoudre un grand problème, la postérité s'en souviendra : vous avez trouvé le moyen de faire un *cuir* avec un seul mot ! »

∴

Le fameux Dominique avait l'esprit subtil et la repartie prompte. Lorsque les comédiens de la Nation voulurent empêcher les Italiens de parler français, Louis XIV fit venir devant lui Baron et Dominique, pour entendre les raisons de part et d'autre. Baron passa le premier. Quand il eut cessé de plaider, Dominique dit au roi : « Sire, comment parlerai-je ? — *Parle* comme tu voudras. — Il ne m'en faut pas davantage, j'ai gagné ma cause. »

∴

Le chancelier Séguier avait pris l'habit de chartreux dans sa jeunesse. Comme il était tourmenté de tentations que la solitude n'assurassait pas, le supérieur lui permit, lorsqu'il se sentirait pressé, de tinter la cloche du chœur, afin d'avertir ses frères de se mettre en prières pour lui obtenir la victoire sur le malin esprit. Mais le jeune moine reconnut si souvent à cet expédient que le voisinage fatigué s'en plaignit, et que l'on fut obligé de lui interdire cet exercice.

∴

Un Arabe, égaré dans le désert, n'avait pas mangé depuis deux jours, et se voyait menacé de mourir de faim. En passant près d'un de ces puits où les caravanes viennent abreuver leurs chameaux, il voit sur le sable un petit sac de cuir, il le ramasse et le tâte. « Allah soit béni ! dit-il ; ce sont, je crois, des dattes ou des noisettes. » Plein de cette douce espérance, il se hâta d'ouvrir le sac ; mais, à la vue de ce qu'il contenait : « Hélas ! s'écria-t-il douloureusement, ce ne sont que des perles ! »

∴

Un vieux soldat de l'Empire, après avoir parcouru l'Europe, avait quitté l'épée pour le rasoir ; mais la politique avait toujours une place dans le cœur du glorieux barbier. Sa plus fidèle pratique était l'ancien chirurgien de son régiment, qui lui dit un beau matin de 1830 : « Eh bien ! Viguel, savez-vous la grande nouvelle ? Les Pays-Bas se sont *soulevés*. — Tant mieux, répond l'artiste en brandissant son cuir, tant mieux ! ils ne seront plus si souvent inondés. »

∴

Un jour que l'abbé de Beauvais, qui prêchait le carême à la cour, avait tonné fortement contre les vieillards vicieux qui conservent encore, au milieu des glaces de l'âge, les feux impurs de la concupiscence, le roi, en apostrophant le duc de Richelieu après le sermon, lui dit : « Eh bien ! monsieur le maréchal, il me semble que le prédicateur a jeté bien des pierres dans votre jardin ? — Oui, sire, répondit le vieux renard, et si fortement, qu'il en est rejailli jusque dans le parc de Versailles. »

∴

Louis XV visitait les bureaux de la guerre ; il aperçut des lunettes sur une table et les prit en disant : « Voyons si elles sont bonnes. » En même temps sa main se porte sur un papier qui paraissait négligemment laissé sur cette même table, et qui n'était autre chose qu'un éloge pompeux du monarque. Après avoir lu les premières lignes, il rejette l'écrit et les lunettes, et ajoute en riant : « Elles ne sont pas meilleures que les miennes ; elles grossissent trop les objets. »

∴

Un de nos bons écrivains, auquel la critique ne reproche guère que la longueur de son nez, jouait, affligé d'un gros rhume, aux échecs avec un autre homme de lettres. Comme force lui était de renifler de temps en temps pour lutter contre la dilatation intérieure des muqueuses nasales : « Mouchez donc votre nez, mon cher ! lui dit son adversaire impatienté. — Moucher-le vous-même, répondit-il gaiement, il est plus près de vous que de moi. »

∴

Une laitière de Bruxelles a *commis* un mot remarquable, qui révèle bien tous les mystères de son commerce. Elle apporta un matin sa ration de lait accoutumée à une cuisinière, qui demeura stupéfaite en voyant qu'on ne lui avait servi que de l'eau claire. « Dites donc, laitière, mais c'est de l'eau que vous me donnez là ! ... » La laitière se penche pour vérifier le fait, et s'écrie avec une brusque naïveté : « Ah ! sapristi ! on a oublié d'y mettre le lait ! »

∴

Lorsque sir Robert Walpole voulait faire passer son opinion à la Chambre des pairs d'Angleterre, il avait pour habitude d'inviter à dîner les membres dont il voulait s'assurer les voix ; il leur prodiguait des bons mets, et surtout les bons vins. Un de ses amis lui ayant un jour demandé pourquoi il arrosait si bien le gosier de ses convives : « C'est, répondit le rusé ministre, afin d'imiter le vannier, qui fait tremper l'osier avant de s'en servir, pour le mieux faire plier. »

∴

On disait à l'abbé Terray, relativement à l'une de ses opérations financières : « Cela ressemble fort à prendre l'argent dans les poches. — Eh ! où voulez-vous donc que je le prenne ? » répondit-il.

Ceci nous remet en mémoire un trait plaisant de Malherbe. Comme on lui reprochait d'entretenir sans cesse, en bon Normand, des procès avec des membres de sa famille : « Eh ! s'écria le poëte, avec qui voulez-vous que j'en aie ? Ce n'est pas avec les Turcs et les Tartares, qui ne me connaissent point. »

∴

Dans les premières années du gouvernement de Juillet, M. de Talleyrand se trouvait à une soirée, où assistait également le baron de Ferretti, parent du pape Pie IX, lequel avait des jambes d'une longueur et d'une maigreur effrayantes. « Ne trouvez-vous pas, dit le premier en se penchant à l'oreille d'un de ses voisins, que M. de Ferretti est l'homme le plus courageux qu'il y ait aujourd'hui en France ? — Pourquoi cela, monseigneur ? — Parce qu'il n'y a que lui d'assez hardi pour oser marcher sur de pareilles jambes. »

∴

On raconte que le cardinal M... se trouvant à causer avec le pape Grégoire XVI dans l'embrasure d'une fenêtre du Vatican, vit passer sur la place la princesse B..., dont la rare beauté faisait alors l'admiration de tous les Romains, et en particulier de tous les monsignori ; sur sa gorge découverte était une croix d'or étincelante : « Sa Sainteté, dit le cardinal, remarque-t-elle la belle croix ? (la belle croix) de la princesse B... ? — *E pia bello*, dit le pape, *il calvario che la croce* » (le calvaire est encore plus beau que la croix).

∴

Un matin, un cuirassier alla trouver Horace Vernet. Le brave garçon voulait se faire tirer un pied pour s'envoyer au pays ; mais il désirait savoir avant tout ce que cela lui coûterait. « Combien veux-tu y mettre ? demanda Horace. — Trente sous ! — Ça va. » En quelques coups de crayons il eut bien vite terminé une charmante esquisse du guerrier, que celui-ci emporta triomphant, en disant toutefois à un camarade qui l'attendait à la porte : « J'ai eu tort de ne pas marchander ; il me l'aurait peut-être laissé pour vingt sous. »

∴

Lorsque le conseil fut créé, et son personnel nommé, M. de Talleyrand proposait à ceux qui trouvaient trop longue la formule de citoyen premier consul, citoyen second consul et citoyen troisième consul, de l'abréger par ces trois mots latins : *hic, hæc, hoc*. M. de Montrond complétait sa pensée en ajoutant : « *hic* pour le masculin, *hæc* pour le féminin, *hoc* pour le neutre, » faisant allusion au rôle que chacun des personnages, Bonaparte, Cambacérès et Lebrun, devaient jouer dans cette trinité de pouvoirs.

∴

On rapporte que les députés de la ville de Troie, chargés d'aller faire un compliment à l'empereur Tibère sur la mort de son neveu Germanicus, mirent si peu d'empressement à